

Table

Préface, <i>par Mustapha Safouan</i>	7
Le paradoxe du grammairien	19
Sens et sentiment linguistique ou la contagion de la négation	23
Bouts, brins, bribes	29
Non, je ne regrette rien	47
Perdre : <i>quand dire c'est faire comme si</i>	69
<i>Esprit de Mai es-tu encore là ?</i>	85
« <i>Il m'en veut mais je m'en balance !</i> »	
Un problème de référence	101
L'objet de.	123
L'imaginaire linguistique à la lumière de <i>l'espace potentiel</i>	141
Le langage de l'hystérie et le langage quotidien : une source commune ?	157
« <i>Une phrase émergée d'un lac inconnu</i> »	183
Sexe, injure & métalangage	205
« <i>Un peu, c'est toujours mieux que peu</i> »	221

Préface

Sous la guise de *Petite grammaire du quotidien*, qui reprend le *Bouts, brins, bribes* et fait suite à *Allegro ma non troppo. Invitation à la linguistique*¹, Claudine Normand nous présente un ouvrage dont on ne saurait trop recommander la lecture aux psychanalystes. En effet elle part de la même constatation que celle sur laquelle repose leur expérience mais elle définit son projet en le démarquant de ce qui est en jeu dans leur *praxis*. La constatation consiste en ceci : le parleur ne peut pas articuler une signification quelconque et, tout ensemble, dire le sens de cette signification. N'empêche que les signifiants mêmes dans lesquels, et grâce auxquels, sa parole s'articule disent à l'occasion plus que ce qu'il entend dire.

Toutefois, en soulignant ce surplus de sens que les signifiants apportent au regard de la signification intentionnelle, C. Normand n'entend pas s'aventurer sur le terrain de la vérité. Il ne s'agit pas pour elle d'examiner la façon dont la perspective de la vérité s'introduit dans le psychisme et les artifices par où le désir se fait entendre, en mettant en échec la maîtrise coutumière des

1. *Bouts, brins, bribes. Petite grammaire du quotidien*. Le Pli 2002. *Allegro ma non troppo. Invitation à la linguistique*. Ophrys 2006.

signifiants. Ce qu'elle vise c'est cette réalité, à la fois singulière dans sa manifestation et générale dans sa forme, à laquelle nous touchons chez le parleur chaque fois qu'elle se glisse, par exemple, dans l'articulation de l'adverbe ou dans le choix de l'article. En d'autres termes c'est bien plutôt de la *science* inconsciemment incluse qu'il est question pour elle dans l'usage de la parole.

Sa première étude concerne justement un lapsus, domaine exemplaire pour les analystes, mais qui ne la concerne, elle, que pour autant qu'un *sentiment linguistique* s'y révèle, par où le sujet s'avère *plus créateur que savant en langue*. L'étude suivante, « Bouts, brins, bribes », nous montre comment, en se pliant aux contraintes grammaticales les plus sophistiquées, et qui règlent néanmoins les combinaisons les plus banales, chacun arrive, dans le quotidien, à négocier les aléas de son expérience de la *petite quantité*. Les études qui suivent ne font qu'accroître notre émerveillement à constater la dépendance du sens, dans ses diversifications les plus subtiles, non pas des mécanismes de substitution et de combinaison qui régissent l'emploi des signifiants, mais de la forme grammaticale à laquelle se plie cet emploi.

Sous le titre « Il m'en veut mais je m'en balance. Un problème de référence », nous avons une étude dont la lecture attentive ne laisse guère de doute sur le statut de la référence, en tant qu'elle constitue le mode le plus spontané sur lequel prend effet la prétention de la langue à dire l'être. C'est, peut-on dire, par accident, si le référent est un objet empirique – ce qui d'ailleurs ne veut pas dire hors langage, car ce serait une erreur d'imaginer qu'en débarrassant le monde de la robe des

mots qui l'enveloppe on obtiendrait le corps nu des choses. Rien ne l'atteste mieux que l'étude intitulée « L'objet de » où C. Normand nous montre avec *maestria* comment les discours les plus passionnés sur l'objet ne font que mieux attester leur retombée sous le coup d'un projet rebelle à toute tentative de s'en saisir comme... *objet de*.

Qu'une affinité existe entre la psychanalyse et la *linguistique douce* de Claudine Normand, cela est évident ; elle même n'en fait pas mystère. La raison de cette affinité réside dans la réserve que ces deux démarches partagent, tant vis-à-vis du métalangage que de la philosophie analytique.

Pour la psychanalyse, le métalangage ne représente qu'un usage particulier du langage à des fins de formalisation. C'est donc de l'intérieur du langage qu'on construit le métalangage, et non l'inverse, et c'est dans ce sens qu'on peut dire, sans décréter, qu'il n'y a pas de métalangage.

Je dis *sans décréter*, car il est de fait que les métalangages existent. Si C. Normand adopte un ton d'ironie douce vis-à-vis de la sentence lacanienne « il n'y a pas etc. », c'est qu'elle a affaire, elle, à un tel métalangage, précisément à la linguistique. Mais si elle se sent, néanmoins, mal à l'aise vis-à-vis de cette linguistique, c'est qu'elle veut une autre linguistique qui n'implique pas la mise entre parenthèses, pour ne pas dire la forclusion, du sujet parlant, au sens de celui qui se réalise dans la parole, comme la parole « accouche » *dans* la langue.

On touche ici à la raison de sa réserve vis-à-vis de la philosophie analytique, selon laquelle le sens d'une expression réside dans un ensemble de propriétés ou de

conditions, alors que sa dénotation représente tout objet qui satisfait à ces conditions ou ces propriétés. Cette idée d'une dénotation, médiatisée par un concept indiquant un ensemble de propriétés, est généralement attribuée à Frege. On sait que ce dernier a introduit sa distinction entre connotation et dénotation, ou entre sens et référence, afin de résoudre certains paradoxes dont, notamment, celui de la valeur informative de certaines assertions identificatoires : la proposition « l'étoile du soir est l'étoile du matin » m'apprend quelque chose alors qu'il s'agit du même référent. Ce n'est pas ici le lieu de m'étendre sur la portée novatrice de l'analyse frégréenne de la proposition en argument et fonction au lieu de l'analyse aristotélicienne en sujet et prédicat. L'important est que le fait de mettre l'accent sur la seule valeur informative de l'assertion implique la subordination du signifiant au signifié qu'il est censé véhiculer, ce qui ne manque pas de créer quelques autres problèmes : par exemple celui de savoir si « Jean est un lion » veut dire que Jean est un membre de l'espèce « lion », problème dont la solution conduit à asseoir la métaphore sur la ressemblance, c'est-à-dire encore une fois sur la signification, pour justifier le signifiant.

Cette subordination du signifiant au signifié, avec la réduction, qu'elle comporte, du sujet parlant au sujet de la connaissance, celui qui se désigne, si je peux dire, sans reste dans le *je* de l'énoncé, est ce qui motive la réserve de C. Normand vis-à-vis de la philosophie analytique ; chaque ligne l'atteste. Je me contente ici de faire état de ses remarques sur la distinction de *car* et *parce que*²,

2. Dans *Allegro ma non troppo...*, *op. cit.* p. 15 et sq.

distinction que ne font pas les logiciens, pour qui les deux conjonctions signifient également la causalité. À les distinguer selon ce que chacune comporte comme degré d'implication du sujet dans son dire, on voit que car invite « à entrer dans les raisons qui argumentent paroles et comportements » et contribue à la fois à créer et à désigner « une zone intra-subjective » de connivence : « La sorcière – car c'était elle... » dit le conteur, nous invitant à le suivre. D'une manière qui rappelle le recours des analystes au mot d'esprit pour l'explicitation des mécanismes de l'inconscient, l'auteur qui part, elle, de la littérature, fait appel aussi bien aux contes qu'à la poésie ; je cite après elle ces vers de Baudelaire :

*Comme tu me plairais, ô nuit, sans ces étoiles
Dont la lumière parle un langage connu !
Car je cherche le vide, et le noir, et le nu !*

Cette analyse repose, manifestement, sur le postulat d'un sujet, non pas monolithique comme le sujet de la connaissance, mais divisé entre énonciation et énoncé, comme l'atteste la référence expresse, dans la linguistique d'Antoine Culioli comme de Jacqueline Authier, aux « processus en boucle » et aux « gloses méta-énonciatives » telles que : *c'est le cas de le dire, comme on dit, c'est le mot*, etc. « Dans le cas de ces interruptions sur le fil du discours », écrit-elle, « l'énonciateur, en quelque sorte alerté par ce qu'il vient de dire, se retourne sur le fragment précédent [i.e sur l'énoncé] pour s'en étonner et le commenter. » (p. 27)

Cette introduction du sujet parlant, c'est-à-dire divisé, entraîne inévitablement une méfiance, sinon un

rejet, à l'égard du métalangage. Aussi n'y a-t-il rien d'étonnant à ce que C. Normand résume en ces termes les difficultés de son projet : « C'est en quelque sorte l'histoire d'une linguiste qui n'acceptait pas la linguistique, qui n'est par définition et vocation, que métalangage (...), figure d'une difficulté tout personnelle [qui] est peut-être plus commune qu'on ne pourrait croire chez les linguistes qui, comme moi, sont des transfuges de la littérature ; peut-être le seul objet aimé.³ »

Il reste que jeter la linguistique avec le métalangage, ce serait, comme on dit, jeter le bébé avec l'eau du bain. Il s'agit plutôt de trouver une autre linguistique qui reconnaisse à la parole d'autres usages que ceux de la simple information ou de la communication, qui ne jette plus simplement dans le *nonsense* les « idées vertes (qui) dorment furieusement ». Sur quelle base construire cette linguistique ? « Par où commencer ? », écrit-elle, citant implicitement le Saussure des manuscrits (*Unde exoriar ?*) Eh bien ! Un nouveau départ dépend d'une double condition : *Primo* : inverser le rapport postulé tant par la logique que par la philosophie analytique entre le signifiant et le signifié : loin d'exprimer ce dernier le signifiant le détermine. *Secundo* : rappeler que cette détermination n'est possible qu'à la condition de se plier aux contraintes de la langue.

À la vérité, si on le considère sous son seul aspect formel ou syntaxique, le signifiant est la condition non seulement nécessaire mais suffisante pour qu'il y ait du signifié. Je veux dire par là que, de même qu'il est de la nature du signifiant de signifier son pouvoir de significa-

3. *Allegro ma non troppo...* « Trajet avec boucles et bifurcations », p. 142.

tion avant toute détermination d'un signifié particulier – comme le montre l'exemple de l'encoche que Saussure s'est plu à graver sur un arbre à l'intention d'une dame qu'il voulait simplement intriguer – de même il suffit qu'une phrase soit grammaticalement correcte pour donner l'impression d'un sens qu'on peut s'évertuer à interpréter. On peut dire des « idées vertes » qu'elles sont des métaphores, des pensées inconscientes...

Où trouver la base conceptuelle qui nous permette de satisfaire à cette double condition ? Je répondrai que C. Normand l'a trouvée dans la notion dont Saussure fait état, celle de « valeur linguistique » et dans sa définition de la langue comme « systèmes de valeurs ». À partir de cette définition, en effet, elle a procédé à une interprétation originale de « l'arbitraire du signe ». Cet arbitraire est généralement tiré du côté du conventionnalisme – ce qui s'appelle *œuf* d'un côté de la frontière s'appelle *egg* de l'autre côté. Or le conventionnalisme suppose l'antécédence des signifiés par rapport aux signifiants, ainsi que l'indépendance de ces derniers par rapport au lien qui les réunit en un système : loin d'en être constitutif ce lien s'y ajoute de l'extérieur. Mais la définition de la langue comme un système de valeurs balaie cette double supposition. C. Normand avait donc raison de considérer la mise en avant de l'arbitraire du signe comme « une opération de déplacement qui empêchait de voir l'importance et la nouveauté » de cette définition⁴.

Au fond, le rapprochement entre les positions de Saussure et celles de son contemporain, le linguiste

4. *Ibid.*, p. 158.

américain Whitney, est dû à ce que la langue apparaît pour l'un comme pour l'autre comme un phénomène « social », mais ce terme recouvre deux réalités distinctes chez les deux linguistes. Pour Whitney, la langue est une institution sociale comme les autres, dépendant, comme les autres, de conventions propres à une société. Pour Saussure, la langue est sociale puisque reçue en héritage, et acquise dans un apprentissage social, mais elle ne dépend dans ses régularités et contraintes comme dans ses changements, ni d'une causalité extérieure (la nature) ni d'une raison (qui gouvernerait et pourrait changer les conventions) ; elle est d'un autre ordre, qu'il appelle « sémiologique », inséparablement arbitraire et social : elle change parce qu'elle est arbitraire, n'étant tenue ni par des lois naturelles ni par des conventions rationnelles ; elle est arbitraire parce que sociale, ne dépendant que de ce mode d'existence et d'usage, échappant aux individus comme à une causalité extérieure. Peut-être Lacan avait-il raison de se débarrasser de ce terme « social » et de se contenter d'affirmer que le lieu du langage c'est l'*Autre*, en ce sens que c'est toujours à l'*Autre* que le sujet emprunte les éléments avec lesquels il parle, quelle que soit la société à laquelle il appartient.

Passons maintenant à ce que Claudine Normand nous apporte, à nous autres analystes, dans sa lecture de Saussure. Cette lecture remonte à une époque où nous avions à faire, en particulier, à deux autres lectures assez contradictoires, celle d'O. Mannoni et celle de R. Barthes. Pour Mannoni, tout Saussure était dans la thèse selon laquelle ce sont les relations où la parole engage le signifiant qui déterminent le signifié. Du

coup il récuse à la linguistique la possibilité de s'en occuper et salue Saussure de l'avoir mise sur cette voie. Par contre Barthes le loue de s'être enfin occupé du sens et d'avoir par là fondé une linguistique nouvelle. De fait la lecture de Mannoni oublie que la parole ne saurait permettre au sujet de négocier ses relations au monde sans se plier aux contraintes syntaxiques et aux différences sémantiques déjà inscrites dans la langue (*craindre* n'est pas *redouter*, *frayeur* n'est pas *peur*, etc.). En d'autres mots cette lecture néglige le sens que Claudine Normand dégage du terme « valeur » qui désigne, selon elle, « tout ce que l'analyse peut aborder tant qu'il s'agit du système, des relations réciproques des unités lexicales comme grammaticales », bref de ce qui fait de la linguistique elle-même une sémantique, « la seule possible⁵ ». C'est justement ce côté-là que Barthes privilégie, sans prêter attention à l'autre terme que Saussure avertit de ne pas confondre avec « valeur », celui de « signification », qui renvoie à la diversité des associations mises en jeu par la parole, appelant une interprétation qui ne peut concerner que des paroles singulières.

On le voit, la levée de la contradiction entre nos deux auteurs, Mannoni et Barthes, équivaut à une réconciliation entre liberté et contrainte, fondée sur le refus de la forclusion métalangagière du sujet parlant en tant que divisé. Il s'agit donc d'une entreprise qui, prenant appui sur la linguistique de Saussure, vise à introduire une linguistique de l'énonciation. Il en résulte un tel rapprochement entre linguistes et psychanalystes qu'on se demande : qu'est-ce qui les sépare encore ?

3. *Allegro ma non troppo...*, p. 212.

Je terminerai par quelques mots à ce sujet. Contrairement à l'évidence des faits logiciens et linguistes estiment que l'assertion est la forme première de la parole. Admettons. Je rappellerai alors la notion que Victor Brochard, si mon souvenir est bon, a introduite dans son livre sur *Les sceptiques grecs* : c'est ce qu'il appelle « l'élément volontaire du jugement », celui qui fait qu'on accole un prédicat à un sujet. D'une manière générale, un sujet parle parce qu'il veut dire quelque chose ou parce qu'il veut ne rien dire. Dans un cas comme dans l'autre, un désir préside à son discours. Or, sans être spécialement des psychanalystes, nous constatons que le désir dont s'anime le discours intentionnel induit parfois des déviations, des gauchissements, voire des renversements dans le sens contraire, sans parler de l'échec, ou du ratage qui se manifeste dans l'oubli d'un nom, quand le nom se dérobe à la disposition du sujet. Ainsi, voulant parler du baron Y, ministre de l'agriculture, qui a démissionné pour reprendre ses activités de grand propriétaire terrien, monsieur X, veut dire, usant de la métonymie : « J'ai appris que le baron Y a repris sa place derrière la charrue », mais il dit « devant la charrue », renversement qui peut avoir tout aussi bien valeur de lapsus que de mot d'esprit. On se rappelle le vocable « familièrement », dont il est question dans un mot d'esprit célèbre de Heine, qui a dévié vers la forme bâtarde citée par Freud, « famillionnairement », condensée sous l'effet de l'assonance entre « familière » et « millionnaire ». Des faits de cet acabit ont poussé Lacan à parler de « linguisterie » à distinguer de la linguistique qui ne s'occupe que du sens au mépris du son.

Les *Études sur l'hystérie* abonde en exemples de ce genre, relatifs à la formation de symptômes. Je me contenterai d'un seul : une patiente demande à Breuer de lui prescrire un médicament, il refuse ; elle répète sa demande auprès de Freud et essuie le même refus. Elle constate que la différence entre les deux médecins est « du pareil au même », ils sont les « pendants l'un de l'autre » ; mais le caractère meurtrier de la colère suscitée par leur refus se manifeste dans l'hallucination terrifiante qui suit où elle les voit pendus l'un à côté de l'autre, par un glissement de « pendants » vers la pendaison. Bref, en raison d'un désir de reconnaissance plus fort que le désir conscient lui-même, le refoulé se solde d'un retour du refoulé. Ce qui distingue la psychanalyse, c'est l'attention qu'elle prête à la significativité du sujet de l'inconscient, celle du désir dont part le discours du sujet sans qu'il sache d'où il part. Il n'en reste pas moins que l'analyste a beaucoup à apprendre d'une linguistique de l'énonciation puisqu'il s'agit toujours d'une significativité qui s'effectue dans le champ offert par la langue et non pas sur le terrain de la lutte pour la reconnaissance, d'où Hegel voulait reconstruire toute l'histoire humaine.

Moustapha Safouan
21 novembre 2008

Le paradoxe du grammairien

*Celui qui met le pied sur le terrain
de la langue peut se dire qu'il est abandonné
par toutes les analogies du ciel et de la terre.
Saussure*

Ce dont on ne peut pas parler faut-il le taire ?

« Non, il n'y a pas de métalangage, pas plus que de petites économies ! Il y a du *langage*. C'est-à-dire de la langue, des langues, sans qu'aucune en domine une autre.

— N'est-ce pas régler la question avec désinvolture ?

— Disons que c'est l'affronter sans l'alibi d'une théorie. Car je voudrais saisir le dire *nu*.

— « Saisir le dire nu » ! Quelle prétention et quelle emphase ! Il y a les psychanalystes pour ça. D'ailleurs on sait qu'ils ont du mal à la faire surgir, cette parole nue — vous voulez dire « vraie », je présume —, la fameuse vérité, bien banale, que chacun ravale et, tout soudain, exhibe sans l'avoir voulu.

— Justement ce n'est pas ce résultat qui m'intéresse, mais que chacun puisse le produire, et cela, parce qu'il

parle, qu'il dispose d'une langue qui est à elle-même son mode d'emploi. Quand on découvre, après coup, qu'on a dit beaucoup plus ou autrement, ou mieux parfois, que ce qu'on voulait dire, on réalise que c'est la langue seule qui a ce pouvoir de formuler ce qui n'était que vague, inconsistant, indicible semblait-il.

— Banalités depuis Freud ! On ne connaît que trop ces blessures du moi qui s'est laissé piéger et comme on peut s'en trouver mortifié !

— Mortifié, sans doute, quand on se croyait le maître, mais, pourquoi pas ravi de ce savoir-faire ignoré ? Je ne parle pas des expériences d'écriture automatique, ni du travail de l'écrivain sur ce qui lui résiste devant un monde qui appelle et décourage les mots ; mon sujet – mon objet si vous préférez, est à la disposition de tout être dit « parlant » ; c'est l'atelier modeste où s'élaborent les expressions les plus fortes comme les distinctions les plus fines, avec les moyens les plus courants. Et cela, notez-le bien, parce que celui qui parle se plie à des contraintes formelles très précises. Qu'il les viole et on en réalise l'existence ! Mais le plus souvent point n'est besoin d'aller contre et de « tricher la langue », comme le recommandait Roland Barthes, pour que se dise le plus direct, ce qu'on n'aurait pas pu mieux formuler en s'y appliquant délibérément et qui se glisse subrepticement dans un adverbe (*Encore vous !*), dans le choix de l'article (*Un bout de chemin ce n'est pas le bout du monde*), ou la variation d'un indéfini : soupçon d'inquiétude du : *Il y a quelqu'un ?*, promesse du : *Quelqu'un est venu te voir*, admiration du : *Celui-là c'est quelqu'un !*, énervement du : *Cet enfant c'est quelque chose !* Ce n'est là que parler commun, langue ordinaire.

— La langue *ordinaire*, quelle est cette fiction ? Qui parle ici ? Le *locuteur idéal* ? Il a déjà beaucoup servi sans rendre compte de ce que vous cherchez à montrer...

— C'est vrai, je ne peux pas me contenter de ce support de structures, ni m'en passer d'ailleurs... Pas davantage du « sujet » avec grand ou petit *s*, autre rejeton théorique que je respecte de loin. Ce que je voudrais rendre visible – sinon l'expliquer, à quoi je renonce – c'est une réalité singulière : elle est fictive, sans doute, puisque générale, mais en même temps elle se manifeste de façon chaque fois particulière et concrète, quand elle est à l'œuvre chez celui qui parle sa langue naturellement, sans recherche, sans effort, parce qu'il l'a apprise, qu'il la pratique dans sa vie quotidienne et la transmet, comme on le dit d'un précieux bien de famille, à ses enfants qui, à leur tour... Que toute sa vie soit enveloppée, tissée de cette activité dont le principe lui échappe, c'est ce qui me surprend toujours.

Un jour quelqu'un m'a dit (c'était une critique) : « Qui a peur de la langue ? » et j'ai entendu que j'avais peur, en effet, de cette chose – comment la nommer ? – la plus familière et la plus étrange. Au risque de la naïveté, j'ai choisi l'émerveillement et de tâcher à le faire partager.

— Mais de cela même, pouvez-vous parler autrement qu'à distance, dans le métalangage des linguistes ?

— L'espoir serait qu'il se laisse oublier ! »